

La Panse-Bêtes

*

Michel Lacombe

La Panse-Bêtes

Volume 1



© Centre France Livres SAS, 2020
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0464-9
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

Michel Lacombe a toujours écrit, et le succès lui vient dès son premier roman, Le Retour au mas, couronné par le prix des Automnales en 2004. Depuis, ce passionné d'histoire, d'archéologie, de préhistoire, de nature et de sciences a publié une quarantaine de livres. Ces « romans de vie », comme il les appelle, où il s'attache à faire ressentir au plus près ce que vivent ses personnages, lui ont valu la reconnaissance d'un lectorat fidèle.

Une timide blancheur laiteuse finit par se faufiler au travers d'une fente du volet protégeant la vitre ternie et poussiéreuse de la fenêtre, et une pauvre lueur balbutiante vint lécher les lames du parquet dans la pénombre de la pièce. Pas un bruit, hormis celui du balancier de l'horloge qui mâchonnait le temps de ses cliquetis lancinants, mais que les oreilles finissaient par ne plus entendre. Dehors, le vent malmenait les branches des derniers chênes encore assez courageux pour planter leurs racines à cette altitude. Dans la cheminée, le feu garni de bûches la veille au soir s'était endormi et, si les braises ne crépitaient plus, on pouvait encore deviner un faible rougeoiement

sous les cendres et le bois noirci. Ainsi qu'il en était chaque nuit depuis des années, Guilhemot Arangou avait ouvert l'œil depuis longtemps, et il comptait les minutes avant de se lever aussi fatigué qu'il s'était couché. Il est un âge où le sommeil fuit d'autant plus que les années passent, et le vieil homme n'échappait pas à la règle. « Quelle heure peut-il bien être ? » Il soupira et se tourna sur sa couche, les yeux dans le vide. Une fois de plus, il allait gamberger en vain avant de se décider à sortir du lit. Même la lassitude du labeur accumulé n'arrivait plus à l'assommer... La clarté se faisant rapidement plus vive en cette saison, son regard se posa machinalement sur l'angle de la pièce, et il eut un maigre sourire en distinguant la forme assoupie qui occupait le petit lit dans l'angle. Clarmonde, sa petite-fille...

Clarmonde... Presque dix ans ! Dix ans, et le seul vrai rayon de soleil pour éclairer encore le peu de vie qui lui restait. Mais avec toujours en tête cette angoisse qui le minait : que deviendrait cette malheureuse gamine, s'il venait à décéder avant qu'elle fût capable de se débrouiller seule ? Une de ces épaves pitoyables emportées par le torrent de l'existence ? Pauvre petite ! C'était là une question qui le rongait de plus en plus au fur et à mesure qu'il sentait le peu de forces qui lui restaient fuir son corps comme l'eau d'un vase fêlé. Qu'elle était déjà loin, la vigueur de son âge mûr !

— Quelle saloperie que de vieillir...

Oui, Clarmonde était tout ce qui lui restait ! Le destin s'était trop acharné sur lui... Tout d'abord Engevine, sa si belle et tendre femme, il y avait si longtemps.

Engevine, trop tôt disparue, emportée par la maladie en lui laissant un fils unique, son Aloys. Abattu par ce coup du sort, jamais il ne s'était remarié. Durant quelques années, il avait cru malgré son deuil connaître un certain bonheur lorsque Aloys avait convolé en justes noces avec Isabèu, cette charmante journalière qui avait loué ses bras au village voisin de Bilhères. Une brave jeunette qui venait d'en bas, de la plaine, d'un hameau près d'Escout. Une jeune femme courageuse qui avait su s'adapter aux rudes conditions montagnardes de la région. Douce, enjouée, et dure à la tâche ! Ah, durant quelques années, mais quelques années seulement, il avait cru en la perspective de voir à nouveau prospérer les propriétés et les biens des Arangou dans leur petite ferme de la Hérère, en bordure de Bélesten. Oui,

mais... mais la sale guerre avait effacé ces espoirs naissants de l'impitoyable coup d'éponge du malheur : moins d'un an avant l'armistice, Aloys était tombé sous les balles allemandes, dans ces régions du Nord ou de l'Est dont on ne connaissait rien, ici. Aloys, qui n'avait même pas eu la joie de serrer dans ses bras sa fille Clarmonde, née quelques mois avant sa mort... En femme forte, Isabèu avait subi ce coup du sort avec courage, mais deux ans plus tard n'avait pu que succomber face à cette autre ennemie qu'on avait à tort appelé la « grippe espagnole ». Car on savait, ici, ce qu'étaient les Espagnols, avec la frontière toute proche ! À cette seule pensée trop souvent ressassée, Guilhemot soupira :

— Ouais... Tu as bien mal commencé dans la vie, pauvre gamine !

À peine née et déjà orpheline...

Le vieil homme ne s'était jamais occupé d'un enfant, surtout en bas âge, et il avait dû apprendre par lui-même ce qui était généralement du domaine des femmes. Finalement, malgré le chagrin et ces multiples drames, il avait tout fait, des années durant, pour élever cette gosse et en faire une vraie Arangou. En dépit de la pauvreté, grâce à lui la petite avait grandi décemment, suscitant l'admiration de tous. Car l'argent manquait toujours, à la Hérère ! Le rapport des terres et l'élevage ne permettaient pas de louer des bras supplémentaires, et Guilhemot avait dû vendre des parcelles, se séparer d'une partie de ses bêtes, et n'avait pu garder qu'un journalier, Jules, qui n'était plus lui non plus de première jeunesse... Quel courage ne lui avait-il pas fallu pour ne pas baisser les bras ! Enfin, Clarmonde lui apportait tellement

de fierté... Clarmonde, désormais son unique raison de vivre. Pour elle, il avait trimé jour et nuit, s'était privé de tout pour lui offrir le peu qu'il pouvait, et le résultat était là : une fillette aimable, polie, serviable, et toujours souriante. Jamais jalouse des autres malgré ses vêtements grossiers et élimés. Jamais envieuse des tenues plus élégantes des fillettes de son âge, à Bélesten, gamines qui parfois se moquaient pourtant d'elle et de ses nippes... Et puis, à la grande satisfaction de son grand-père, elle se montrait douée à l'école, bien qu'elle ne la fréquentât qu'épisodiquement lorsque les travaux de la ferme auxquels elle aidait à la mesure de ses forces lui en laissaient le loisir. Déjà, elle savait lire et écrire mieux qu'il n'avait jamais su le faire... Contrairement à d'autres régions de France, en Béarn on attachait beaucoup

d'importance à l'éducation, et rares étaient les bergers qui n'amenaient pas en estive quelques livres pour meubler leur solitude. D'ailleurs, l'institutrice ne tarissait pas d'éloges sur Clarmonde et regrettait même qu'on ne pût l'inciter à se consacrer davantage aux études...

Car le travail ne manquait pas à la Hérère ! Oh, bien sûr, après tous ces malheurs l'exploitation n'était plus que l'ombre d'elle-même, et le vieux paysan laissait encore en jachère plusieurs champs qu'il n'avait pas vendus, ce qui n'empêchait pas que la tâche quotidienne dépassât désormais son courage. Rien que pour survivre, que ne fallait-il pas d'efforts et de sueur, tout au long de l'année, pour gagner une misère ! Dans ce pays où chaque année il y avait plus de jours de pluie que de jours de soleil, l'herbe poussait vite, verte et drue, et il

fallait bien la couper lorsqu'il en était temps si l'on voulait avoir du fourrage pour l'hiver, lequel durait souvent près de six mois... Malgré un faible rendement, Guilhemot avait conservé quelques espaces bien exposés pour y semer un peu d'orge et de sarrasin, et il tenait aussi à cultiver quelques arpents de pommes de terre. Il fallait aussi s'occuper de ce coin de potager qui fournissait salades, choux, poireaux et carottes pour les besoins quotidiens, et des quelques arbres fruitiers encore présents sur la propriété, pruniers, pommiers, et un cerisier qui bien souvent ne donnait pas de fruits à cause de la rudesse du climat. Le plus pénible, à son âge, c'étaient assurément les fenaisons, même si l'on s'entraidait de ferme en ferme. Sur les pentes abruptes de ces prairies de montagne, tout devait se faire à la main, et son dos comme ses